

Les nouveaux héros

Sophie Létourneau

Numéro 240, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66534ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Létourneau, S. (2012). Les nouveaux héros. *Spirale*, (240), 80–81.

Les nouveaux héros

PAR SOPHIE LÉTOURNEAU

Depuis quelques années, on les voit pointer. Annoncés par *Nickolski* (Alto), ils sont apparus dans le ciel de la littérature québécoise. *Le jour des corneilles* (Les Allusifs), *Crimes horticoles* (Robert Laffont) et *Du bon usage des étoiles* (Les Allusifs) : autant de succès de librairie qu'on a cru être des curiosités tant paraissaient étranges leur langue, leur matière ou leur construction. Si chacun de ces ovnis littéraires a été remarqué (jusqu'à se mériter un Prix du Gouverneur général pour Julie Mazzieri et Perrine Leblanc), tout laisse pourtant croire qu'ils font partie d'une constellation qu'il reste à nommer. Tous, en effet, mettent en scène un imaginaire qu'on n'avait plus l'habitude de fréquenter. La part tellurique de notre littérature, un horizon épique qu'on a cru disparu avec les années 1970.

Quand est paru *Arvida* (Le Quartanier) de Samuel Archibald l'automne dernier, on a cherché nos mots. Et parce qu'on ne savait que dire, on s'est rabattu sur la comparaison. On a évoqué Fred Pellerin pour l'arrière-pays et cette manière de raconter. Une oralité vive qui se déploie à partir d'un réel plus grand que nature et qui relève du réalisme magique du trappeur. Ou ce qui se produit quand un récit va s'amplifier dans l'espoir d'attraper la Bête lumineuse. Du côté littéraire, ils sont peu, en effet, à dépecer la bestialité québécoise, cette part sombre d'un terroir qui s'obstine à vouloir domestiquer ou tuer toute forme de vie sauvage. Je pense cependant à Marie Hélène Poitras. Dans *La mort de Mignonne* (Triptyque), un recueil d'histoires comme on aime à s'en faire conter devant un feu de camp, l'auteur s'attache à une faune de personnages éperdus. Sans ménagement mais avec beaucoup de tendresse, l'auteur détaille la beauté triste, les blessures, les emportements et les petites cruautés de

jeunes adultes et de chevaux lancés dans la grande ville.

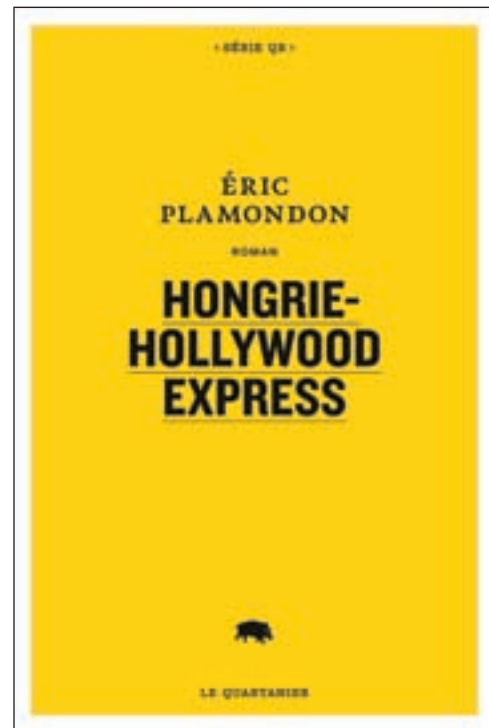
Quand j'ai lu ces histoires d'Arvida et d'épinettes, j'ai pensé à Marie Hélène Poitras pour la bestialité et la complicité douce, mais l'oralité me semblait proche, surtout, du verbe des films de Pierre Perrault. Archibald et Perrault font la part belle aux conteurs qui savent faire de la vie la matière d'une légende : un mélange d'humour, de débandade et de rêve.

PLUS GRAND QUE NATURE

Voyant la critique chercher ses mots pour épingle *Arvida*, je me disais que ces « *histoires de roadtrip, de petits bandits et de débiles légers* », ces « *histoires de monstres et de maisons hantées* » faisaient pourtant écho à ce qui avait été publié dans les dernières années. Alors j'ai voulu croire qu'on avait affaire à de nouveaux héros. Ce que j'entends par là ? Les personnages mis en scène dans cette nouvelle constellation sont des êtres de fiction. Des personnages imaginaires qui ne cessent de s'inventer eux-mêmes. Du père du narrateur d'Arvida, il est écrit qu'il est « *un conteur aguerr* » et le narrateur apparaît, enfant, « *légèrement menteur* ». À leur image, ces nouveaux personnages ont une aura de légende. Le fils Courge de Jean-François Beauchemin, le Kolia de Perrine Leblanc et l'Émile de Mélanie Vincelette, apparaissent tous héroïques quand les personnages des années 1990 et 2000 semblaient devoir leur existence au réel comme au mal contre lequel ils se cognaient : la disparition, le deuil, la rupture amoureuse, l'exil et toutes les formes

d'une étrangeté du corps. C'était une littérature de la retenue, de la mélancolie et du secret.

J'ai envie de dire que les années 2010 seront tournées vers la nébuleuse de l'imaginaire, de l'affabulation, du rêve. Car la littérature semble d'un coup s'épandre. Mousser. *En rajouter*. Le rapport au monde a changé : d'une sensibilité épidermique, on est passé à une certaine gourmandise dans ces livres-catalogues. On lit chez les derniers auteurs encensés un net penchant vers l'encyclopédie. Ce sont des livres qui embrassent l'univers jusqu'au cercle polaire. Et s'ils ne voyagent pas, ils servent les régionalismes, les mots rares et les traits d'argot dans une langue savoureuse et dense. Dans ces romans,



on trouve également une foule de données dont l'agencement hétéroclite fait le charme et la marque. Que l'on pense aux aventures de Joseph Mariage, *l'alter ego*, façon espion, de *Matamore n° 29* (Le Quartanier) d'Alain Farah, qui multiplie les références à l'histoire et à la topographie de Montréal, Le Caire et Paris. « *Champion m'a écrit tout à l'heure pour me dire que son livre allait paraître au même endroit que ceux d'Alain R.-B., je suis excité comme lors de l'avènement du nouveau pape.* » Quand on voit ainsi la réalité se déplier, on ressent une certaine jouissance à lire ce qui se publie au Québec en ce moment. Après son moment de vérité, la littérature semble entrer dans un moment d'abondance.

UN MODE ÉPIQUE D'EXISTER

D'autre part, les nouveaux héros de la littérature québécoise explorent ce territoire qui est le nôtre et qu'on peine encore à s'imaginer. Ce qui unit *Arvida* et *Atavismes* (Le Quartanier), par exemple, c'est la force d'enchantement qu'on éprouve à lire une histoire qui prend place dans l'arrière-pays québécois. Comme si ce territoire qu'on connaît pour le fréquenter nous était enfin *révélé*. On est dans l'impression que, depuis quelques années, la société québécoise cherche moins à *définir* sa propre identité qu'à *l'imaginer*. Les contes de Fred Pellerin n'ont rien à voir, ou si peu, avec *Les filles de Caleb*. Ce qui fait le village québécois, ses acteurs et son rythme, font moins l'objet d'une fixation qu'ils ne sont les éléments d'une affabulation. De nouveaux territoires naissent avec ces nouvelles configurations. De fait, c'est la couche imaginaire de la réalité québécoise qui est explorée. Le retentissement d'éléments connus dans la psyché. Et quand bien même les œuvres littéraires revisiteraient le passé, on sent que le traitement de la réalité cherche à l'ouvrir plus qu'à la conserver. *Atavismes*, *La constellation du lynx* (Boréal) de Louis Hamelin et *Paul au parc* (La Pastèque), la dernière bande dessinée de Michel Rabagliati, toutes ces œuvres ont pour centre la crise d'Octobre, mais le traitement réservé à l'événement n'a rien de documentaire. Au contraire : ce sont une narration et une mythologie qui

sont mises en récit. Non le rappel des événements pour la constitution d'une mémoire, mais l'impact qu'a eu la crise d'Octobre sur un imaginaire québécois.

Par ailleurs, je ne peux m'empêcher de remarquer que c'est un peu le projet fondateur de la littérature québécoise qui refait surface ces dernières années dans ce mode épique d'exister ; de conquérir, de perdre et de reconquérir un territoire trop grand, que ce territoire soit ou ne soit pas québécois. Exemplaires, en ce sens, sont les personnages d'Alain Farah et de Dominique Fortier. Confrontés à un monde démesuré, leurs héros font montre d'un héroïsme aussi fou que fatigué. Symptomatique de cette quête en avant erratique, une narration éclatée en plusieurs temps comme on le voit dans *Hongrie-Hollywood Express*, hommage rendu à Johnny Weissmuller, ce nageur olympique qui incarne Tarzan.

DES PETITES ÉCURIES

Pour la plupart, ces nouveaux héros viennent des nouveaux venus sur la scène littéraire. Leurs auteurs font partie de l'écurie de jeunes maisons d'édition : Le Quartanier, Alto, Marchand de feuilles et Hélio trop. Plus encore qu'en France, les « petites » maisons d'édition se sont imposées au Québec en se montrant plus sensibles que les grandes à la vague de fond qui entraîne le monde actuel vers un autre horizon — littéraire et historique. Ce que ces œuvres disent, c'est qu'une autre histoire commence : tendre, cruelle, hétéroclite, bestiale et légendaire. Plus grande que nature et follement vivante.

Je m'en voudrais qu'on lise dans le présent texte un rejet de ce qui s'est fait dans les années passées. Il me semble trop facile de pester contre la prépondérance de la sphère intime. De la douleur et de l'insistance du passé. Ce territoire relevant traditionnellement du gynécée, cela m'a toujours semblé d'un machisme masqué. De fait, l'héroïsme dont il a été question dans ce texte est généralement masculin. Même les auteurs prennent un peu trop les hommes pour héros. N'empêche : il faut saluer le début d'un temps nouveau. Dans ce monde dont il y aurait tout à



désespérer, je me prends à respirer d'aise quand je vois, malgré tout et le reste, que quelque chose au Québec est en train de s'inventer. ⊥